

Thang

Parmi les traductions de poèmes chinois, une des premières en France fut un ouvrage d'extrême qualité – un peu comme la version, une belle infidèle, d'Omar Khayyâm par FitzGerald en Angleterre.

Poésies de l'époque des Thang, traduites par le marquis d'Hervey-Saint-Denys, en 1862.

Cette version a eu ses adeptes : elle est d'une littéralité *expansive*, dirons-nous, elle *développe* ; les éditions Champ Libre en ont fait une remarquable édition en 1977.

La longue introduction du marquis analyse la prosodie des Chinois ; on pourra considérer qu'il y a là un complément indispensable à l'anthologie de Paul Demiéville (*Anthologie de la poésie chinoise classique*, Paris, Gallimard, 1962), au désormais classique de François Cheng (*L'Écriture poétique chinoise*, Éditions du Seuil, 1977, rééd. 1996), et à l'*Anthologie de la poésie chinoise*, en Pléiade (2015 ; ouvrage collectif, avec ce que cela suppose de disparité dans le traitement des versions proposées...)

Deux exemples de la manière du cher Marquis.

Offert à un ami qui partait pour un long voyage

Le jour d'hier qui m'abandonne, je ne saurais le retenir ;
Le jour d'aujourd'hui qui trouble mon cœur, je ne saurais en écarter l'amertume.
Les oiseaux de passage arrivent déjà, par vols nombreux que nous ramène le vent d'automne.
Je vais monter au belvédère, et remplir ma tasse en regardant au loin.

Je songe aux grands poètes des générations passées ;
Je me délecte à lire leurs vers si pleins de grâce et de vigueur.
Moi aussi, je me sens une verve puissante et des inspirations qui voudraient prendre leur essor ;
Mais pour égaler ces sublimes génies, il faudrait s'élever jusqu'au ciel pur, et voir les astres de plus près.

C'est en vain qu'armé d'une épée, on chercherait à trancher le fil de l'eau ;
C'est en vain qu'en remplissant ma tasse, j'essaierais de noyer mon chagrin.
L'homme, dans cette vie, quand les choses ne sont pas en harmonie avec ses désirs,
Ne peut que se jeter dans une barque, les cheveux au vent, et s'abandonner au caprice des flots.

Li-Taï-Pé

Offert à Pa, lettré retiré du pays de Oey

Les hommes passent leur vie isolés les uns des autres :
Ils sont comme des étoiles qui se meuvent sans se rencontrer.
Le soir de ce jour, quel heureux soir est-ce donc,
Pour que la même lampe nous éclaire tous deux !

Combien peu durent l'adolescence et la jeunesse !
Déjà les cheveux de nos temps indiquent le déclin de notre âge ;
Déjà la moitié de ceux que nous avons connus ne sont plus que des esprits.
Je suis pénétré d'une telle émotion que je me sens brûlé jusqu'au fond de l'âme.

Aurais-je pensé qu'après vingt années,

Je me retrouverais dans votre maison ?
Quand je vous quittai vous n'étiez point marié encore,
Et voilà que des garçons et des filles ont tout à coup surgi autour de vous.

Ils accueillent affectueusement le vieil ami du chef de la famille,
On lui demande de quel pays il arrive ;
Et, tandis que les questions et les réponses se succèdent,
Jeunes garçons et jeunes filles s'empressent d'apporter du vin.

Malgré la nuit et malgré la pluie, ils vont cueillir les légumes printaniers ;
Au riz nouvellement cuit ils ajoutent du millet jaune.
L'hôte ne se lasse point de répéter combien il est joyeux de cette rencontre inespérée ;
Et bientôt l'on a bu dix grandes tasses, sans s'en apercevoir.

Dix grandes tasses ont été bues. Cependant ma raison n'est point égarée ;
Mais je suis touché profondément de retrouver si vive notre vieille amitié.
Demain, il faudra mettre encore entre nous des montagnes aux cimes nuageuses,
Et, pour nous deux, l'avenir redeviendra la mer sans horizon.

Thou-Fou

Celui que le Marquis nomme Li-Taï-Pé (en usant de cette délicieuse orthographe surannée) est bien entendu Li Bǎi (李白, Lǐ Bái en pinyin), né en 701, mort en 762, appelé également Li Po (Lǐ Bó) ; et Thou-fou est Du Fu (杜甫, en pinyin Dù Fǔ, mais encore Dù Shāolíng, ou Dù Gōngbù), né en 712, mort en 770. Ils changeaient de nom aisément : ça faisait de belles signatures, avec des sceaux rouges à côté.

Li Bǎi/Po est né sans doute en Asie centrale (il avait un ancêtre général) ; au Sichuan, il est devenu taoïste sur le mont Emei (très beau : il y a des singes qui viennent vous manger dans les mains quand on grimpe le long de la rivière, et qui vous mordent au mollet parfois ; par contre, en haut, les pèlerins modernes balancent leurs bouteilles d'eau en plastique vides dans le ravin, avec une bonne conscience magnifique, et c'est abominablement dégueulasse) ; il a voyagé sur le fleuve Bleu (le Yang-tsé-Kiang, celui que le barrage des Trois Gorges est en train de bousiller) ; il est monté au Taishan : là ce sont les toilettes collectives, au sommet, qu'il faut avoir connues, encore de nos jours : un poème olfactif incontournable ! Par contre, c'est aussi là qu'on se lève avant l'aube pour voir le soleil grimper à l'horizon de l'est : les pèlerins crient leurs tripes en voyant le soleil sortir des nuages ; et Ezra Pound, lui, voyait le Taishan depuis sa Cage à Gorille à Pise, ça l'a aidé à tenir. Li Po s'est marié quatre fois et a terminé ermite au mont Lushan (sa femme, nonne) ; il buvait sec, et est mort en voulant attraper le reflet de la lune dans la rivière.

Tou Fou est né dans la capitale du moment ; il s'est beaucoup baladé dans les provinces ; il a croisé Li Bǎi dans les années 740 ; comme il avait été recalé aux examens impériaux, il a eu du mal à trouver un emploi dans l'administration, et a mangé de la vache enragée ; au moment où il avait réussi à se caser, *boum* : une révolte éclate... ; finalement, il a été pris en poste à la cour, mais comme il avait l'esprit un peu vif et qu'il avait osé défendre un collègue, re-*boum* : exil en province, poste subalterne ! Il a tout de même réussi à devenir secrétaire d'un préfet, et est mort sur la route.

Ils sont tellement inséparables que les Anglais en ont fait une édition croisée, avec pour titre *Li Fu/Tu Po* ! J'ai dû acheter ça à l'aéroport de Shanghai (avec une x^{ème} édition du *Tao-tö-king*), c'est sur mes étagères, dans le fouillis.



Reconstitution de la chaumière de Tu Fu à Chengdu (Sichuan , la région des 4 Rivières, en aval de Chongqing , monstrueuse cité d'où l'on part pour descendre le Yang-tsé-Kiang (Yangzi Jiang, 扬子江)

Le traducteur des Thang, Marie-Jean-Léon Le Coq, baron d'Hervey de Juchereau, marquis de Saint-Denys (1822-1892) était fils de général d'Empire ; il ne fut pas seulement sinologue : il succéda à Stanislas Julien au Collège de France en 1874 ; il mérite également une extrême considération pour sa contribution à l'étude des rêves. Très jeune, il prit l'habitude de tenir un journal de ses nuits, et notait ses divagations, il voulait en faire des dessins ; mais ayant lu nombre d'ouvrages sur le sujet, il s'est rendu compte qu'il y avait là matière à réflexion, et il a publié finalement *Les Rêves et les moyens de les diriger*, anonymement. Freud lui rend hommage, dans *Die Traumdeutung*, et cite le Marquis deux fois : « *Les rêves les plus bizarres trouvent même une explication des plus logiques quand on sait les analyser* » – un bon point, donc ; et ceci : « *L'incohérence devient alors compréhensible, les conceptions les plus fantasques deviennent des faits simples et parfaitement logiques* ». On ne saurait mieux dire. Breton en a rajouté, dans *Les Vases communicants* : « Il est remarquable qu'un homme se soit trouvé pour tenter de réaliser pratiquement ses désirs dans le rêve ». Le Marquis est un bienfaiteur de l'humanité : il a découvert le moyen de rêver lucidement ; tant d'idiots rêvent à tort et à travers, dans le brouillard.

Dernière chose : son anthologie a eu un lecteur particulièrement attentif, Guy Debord – qui ne pouvait manquer de voir en Li Po un frère. Par exemple, il relève dans ses fiches, à la rubrique « En face du vin », ce propos du poète : *La vie est comme un éclair fugitif/ son éclat dure à peine le temps d'être aperçu*. La liquide mélancolie debordienne part de là, non ?

On trouvera à se nourrir dans *La librairie de Guy Debord / POÉSIE etc.*, éditions L'Échappée, 2019. *Poésie etc.* : c'est ainsi que Debord intitula ses notes, son réservoir de citations exploitables, où l'on trouve de tout, d'Homère à Stendhal, de Pascal à Musil, de Swift à La Rochefoucauld, de Marie de Rabutin-Chantal, la chère marquise, à Georges Soulié de Morant – un autre vénérable sinologue, introducteur en Occident de la pratique de l'acupuncture, et qui cite aussi Li Po et Tu Fu, le second faisant l'éloge de l'ivresse du premier.

Qu'on me permette de me citer moi-même, lisant dans les jardins de Tu Fu :



Notre guide, en chemise blanche à gauche, fut heureux :
je lui refilai mon anthologie de Demiéville en partant. C'était en 1994.
À l'époque, le temps de descendre de Yang-tsé avec une palanquée de Japonais,
joyeux adeptes du *Mei Kuei Lu Chien*, sorgho fermenté, marque déposée,
et trinquant abondamment sur le bateau,
je m'appelais « Merry Ox » soit *Bœuf Joyeux* (appellation © Yves di Manno)
et le compagnon de voyage qu'on voit fut *Rat Poilu*.
Pardon pour ces précisions superfétatoires – simple et agréable souvenir personnel !



La Gorge de Qutang, avant le barrage...